ment de cœur, approcher ce jour où forcément ce bonheur finirait, car le congé de Jacques touchait à sa fin.

Un jour, Marjolaine avait donné à Jacques sa liberté complète. Elle était pressée. Il fallait envoyer le lendemain à de riches clientes étrangères qui quittaient Paris des chapeaux non encore achevés et pour l'achèvement desquels une partie de la nuit était nécessaire. Marjolaine ne s'en rapportait qu'à elle-même de la direction du travail. Elle ne voulut pas sortir ce soir-là.

—Eh bien, je te tiendrai compagnie, dit Jacques.

—Pourquoi faire ? Je serai le plus souvent dans l'atelier. Tu ne me verras pas. Il vaut donc mieux que tu ailles te promener. Jouis des derniers moments de ta liberté. Tu n'en as plus pour longtemps.

Patoche entra au même moment.

—Eh bien, puisque vous lui donnez campo, à ce jeune homme, dit-il gaiement, moi je l'adopte. Je l'invite à dîner. C'est entendu ? si vous refusez, je m'empoisonne.

—J'accepte, dit Jacques en riant.

Marjolaine avait vu sortir cinq ou six fois son frère avec Patoche sans s'en inquiéter, sans en prendre ombrage. Pourquoi eut elle tout à coup, ce jour-là, le cœur serré ? Elle regarda Patoche longuement, comme si elle ne l'avait jamais vu ; son affection pour Jacques, jalouse et profonde, cette affection si complète où il y avait à la fois de la mère, de la sœur, de l'amante, devinait quelque lointain danger.

—Eh ! fit Patoche en souriant, vous n'êtes pas jalouse de moi, belle mystérieuse ? On dirait que ma proposition ne vous plaît pas.

—Vous vous moquez, monsieur Patoche ! dit-elle par contenance.

Il se pencha à l'oreille de la jolie fille et murmura :

—Ne craignez rien. Je ne veux pas l'enlever, votre amoureux !

Elle rougit, se redressa. Certes, ce n'était pas cela qu'elle craignait. Elle était bien sûre de son Jacques, par exemple ! Alors, pourquoi cette inquiétude étrange qui persistait malgré elle, malgré tout, au fond de son cœur ?

—Je suis folle, se dit-elle.

—Je ne sortirai pas, dit Jacques, qui voyait ses hésitations.

Mais elle eut honte, devant Patoche, de paraître jalouse. Elle se mit à rire.

—Va dîner avec M. Patoche. Je ne te demande qu'une chose.

—Accordée d'avance. Laquelle ?

—Ne rentre pas trop tard... Je serais inquiète.

—Avec moi ? Allons donc ! Vous plaisantez ! dit Patoche.

—Je serai de retour à dix heures, fit Jacques.

—Bien sûr ?

—T'ai-je jamais manqué de parole ?

—Non, jamais.

—Alors ?

—Alors, je suis certaine qu'à dix heures tu seras près de moi.

Patoche et Jacques quittèrent le salon. Marjolaine avait le cœur gros. Elle les écouta partir et soupira. L'oncle César, qui rentra quelques minutes après, la trouva en larmes.

—Qu'y a-t-il donc ? Que ch'est-il paché ? fit le bon Auvergnat.

Mais elle haussa les épaules en souriant.

—Des folies, dit-elle. Vous me gronderiez, je ne vous dirai rien.

Mais comme il la pressait de questions, elle finit par tout avouer.

—Eh bien, je ne chuis pas rachuré pluch que toi, ma petite Marjolaine ; che Patoche ne me revient que tout juchte ! Avec chon air hypocrite, ches gieux en couliche, cha bouche en cœur, il me fait l'effet d'un homme de chac et de corde. Ils ne t'ont pas dit où ils chont allés ?

—Non.

—Tant pis. Je les aurais rejoints. Tant pis, tant pis.

Et il fronçait ses énormes sourcils.

Patoche et Jacques remontaient paisiblement la rue Scribe ; le sous-officier était en tenue bourgeoise. Et Patoche, un léger par dessus gris clair jeté sur son habit flambant neuf, dandinait son gros ventre, en jouant nonchalamment avec une canne qu'il faisait tourner entre ses doigts gantés.

—Où irons-nous dîner ? fit Patoche.

—Je ne sais. Je connais si peu Paris....

—Il y a longtemps que je n'ai fait un repas soigné. Rien que d'y penser, l'eau m'en vient à la bouche. Allons d'abord prendre un apératif. Ensuite nous verrons.

Il était six heures du soir. Et par cette belle soirée de juillet, il y avait un monde énorme sur les boulevards. Ils s'arrêtèrent à un café.

—Deux absinthes ! commanda Patoche à l'un des garçons de la terrasse.

—C'est que, dit Jacques tout bas, avec un peu d'embarras, je n'ai jamais bu d'absinthe.

—Vous, un soldat ?

—Oui. C'est drôle, n'est-ce pas ?

—Eh bien, vous en boirez aujourd'hui pour la première fois. L'absinthe, monsieur Jacques, c'est le lait du soldat.

Le sous-officier se laissa faire. Ce fut Patoche qui la lui prépara. Ils burent à petites gorgées, en regardant défiler les promeneurs. Vers sept heures, Patoche, qui avait de l'argent plein ses poches, emmena Jacques dans un restaurant du boulevard.

Patoche était gourmand. Il était, en outre, en veine de générosités. Celles-ci, du reste, avaient un but, que l'on comprendra tout à l'heure. Il fit servir un dîner plantureux, arrosés de vins fins qu'il fut très longtemps à chercher sur la carte, pendant que le sommelier du restaurant, en petite veste noire et en tablier bleu, attendait gravement, debout devant l'homme d'affaires.

Le dîner fut long. Patoche le prolongeait comme à plaisir. Jacques, de sa vie, n'avait, le pauvre garçon, si bien bu et si bien mangé. Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, après avoir allumé un cigare de choix, ils firent une courte promenade sur le boulevard. Jacques était très robuste, mais n'avait pas l'habitude de ces agapes. Il aurait et il avait supporté la soif et la faim plus facilement que cette extrême abondance. Il n'avait donc plus les idées très nettes. Il marchait droit quand même, mais il y avait comme un grand vide dans son cerveau ; il lui semblait que sa tête n'était plus retenue à ses épaules et qu'elle trimballait en avant, en arrière, à droite et à gauche, au mouvement de sa marche.

Patoche, lui, était froid et calme. De temps à autre, il regardait Jacques en dessous, comme pour surveiller la croissance de l'ivresse qu'il avait provoquée. Et ses lèvres minces et pâles se crispaient d'un sourire. Ils prirent le café sur le boulevard. Le grand air et l'incessant va et vient des promeneurs achevèrent ce que le bon vin et le bon repas avaient commencé. Vers dix heures, Patoche dit nonchalamment :

—J'ai une course à faire à deux pas.

—Où donc ?

—Au cercle d'Antin. J'en ai pour cinq minutes. M'accompagnez-vous ? Je prendrai tout de suite une voiture et vous reconduirai chez Marjolaine.

—Volontiers.

Il se leva péniblement et suivit Patoche. Le cercle d'Antin est un tripot plusieurs fois fermé par la police et autant de fois rouvert, sans cesse toléré, jusqu'à ce qu'un nouveau et trop bruyant scandale force l'administration à quelque rigueur nouvelle. Du reste, très bien tenu, assez bonne table, les salons luxueux, des garçons bien stylés, des huissiers superbes avec leur livrée bleu et or et leurs bas blancs dans des escarpins vernis.

Dans les cercles, d'habitude, on ne reçoit à jouer que les membres dont les noms sont sur la liste. Mais dans les tripots du genre de celui de la rue de la Chaussée-d'Antin, il suffit qu'un membre du cercle, un soir, présente un ami pour que les portes soient toutes grandes ouvertes. L'ami, c'est généralement un pigeon de plus à plumer, et tant mieux pour la cagnotte.

Ce fut ce qui se passa pour Jacques. Patoche entra, dit quelques mots à l'huissier de service, au bureau placé dans un salon d'attente. Il donna le nom de Jacques et tous d'eux passèrent, sans plus de difficulté ni de formalités. Les salons resplendissaient ; toutes les dorures étincelaient ; les glaces renvoyaient les lumières multipliées à l'infini. Malgré toutes les fenêtres ent'rouvertes et des courants d'air prudemment ménagés, il régnait là une chaleur étouffante. Cela acheva de griser le pauvre Jacques. Il était ébloui et ses yeux clignotaient.

—Asseyez-vous, dit Patoche, je vous rejoins à l'instant. Voulez-vous un autre cigare ?

—Merci. Je ne fumerai plus.

Et il ajouta en riant :

—Vous m'avez fait trop bien dîner, j'ai la tête un peu lourde.

Patoche se dirigea vers le salon des jeux. On ne jouait pas encore. La partie n'était pas engagée, mais cela ne tarderait pas. Le croupier n'était pas sur sa haute chaise. Des joueurs allaient et venaient dans le salon fumant. Le garçon était à sa caisse, empilant des jetons. La caisse était dans une petite pièce contiguë au salon des jeux. Il n'y avait pas de porte de séparation. Une draperie seulement. Patoche s'approcha du croupier, dans un coin, entre les deux rideaux. Sans doute ils s'étaient vus dans la journée, car ils se firent un signe d'attente et sans autre explication sur ce qui était convenu entre eux, l'homme du cercle demanda :

—Et bien, il est là ? Vous l'avez amené ?

—Oui.

—Il jouera ?

—Je crois qu'il a de l'argent, et quand il aura entendu l'or remuer sur les tables vertes, il n'y résistera pas.

—Il faut qu'il prenne la banque.

—Il la prendra. Etes-vous prêt à faire ce que je vous ai dit ?

—Comptez sur moi. Je glisserai dans ses cartes une portée préparée. Il gagnera tout ce qu'il voudra.

—C'est bon. Je me charge du reste.

—Il est convenu que vous payez d'avance, qu'il prenne la banque ou ne la prenne pas, que la portée serve ou qu'elle soit inutile, c'est 5,000 francs que vous me devez.

—Les voici.

Patoche glissa cinq billets de mille francs dans les mains du croupier qui les fit disparaître dans son gousset.

—Je ne le connais pas votre protégé, dit le croupier en appuyant sur le mot. Il faut pourtant que je le voie.

—C'est facile. Il est dans le premier salon, sur le canapé. Vêtu d'un complet marron. Beau garçon, l'air militaire, la moustache....

Le croupier sortit, traversa le salon de jeu et disparut. Il revint aussitôt.

—Je l'ai vu. Je le reconnaîtrai.

—C'est bien.

Et Patoche alla rejoindre Jacques. En ce moment la banque était aux enchères, les tableaux s'organisaient. Il y eut un bruit étouffé de chaises roulant sur le tapis épais. Derrière des pontes assis, des joueurs se tassèrent. Le banquier, un Hongrois joueur endiablé, et qui laissait dans la même soirée des différences de cent mille francs, taillait les cartes.

—Faites vos jeux, messieurs.

La partie était engagée. Patoche avait pris paternellement le bras de Jacques.

—Vous n'avez jamais vu jouer une grosse partie de baccarat ?

—Non.

—Une de ces parties où il y a parfois vingt ou trente mille francs en banque, gagnés ou perdus d'un seul coup ?

—Non.

—Vous le connaisez, le baccarat, au moins ?

—Oh ! certes, nous jouions souvent au Tonquin.

—Des haricots ?

Jacques rougit, mais ne répondit pas. Un profond silence régnait en cet instant dans le cercle dont toute la vie était concentrée autour de la table de jeu. Presque personne du reste, dans les salons hâtivement traversés seulement par quelque joueur pressé. Tout le monde était au bac carat.

A suivre